

Vanité des vanités et poursuite du vent

Mars attacks! de Tim Burton

Marco de Blois

Numéro 86, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23598ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

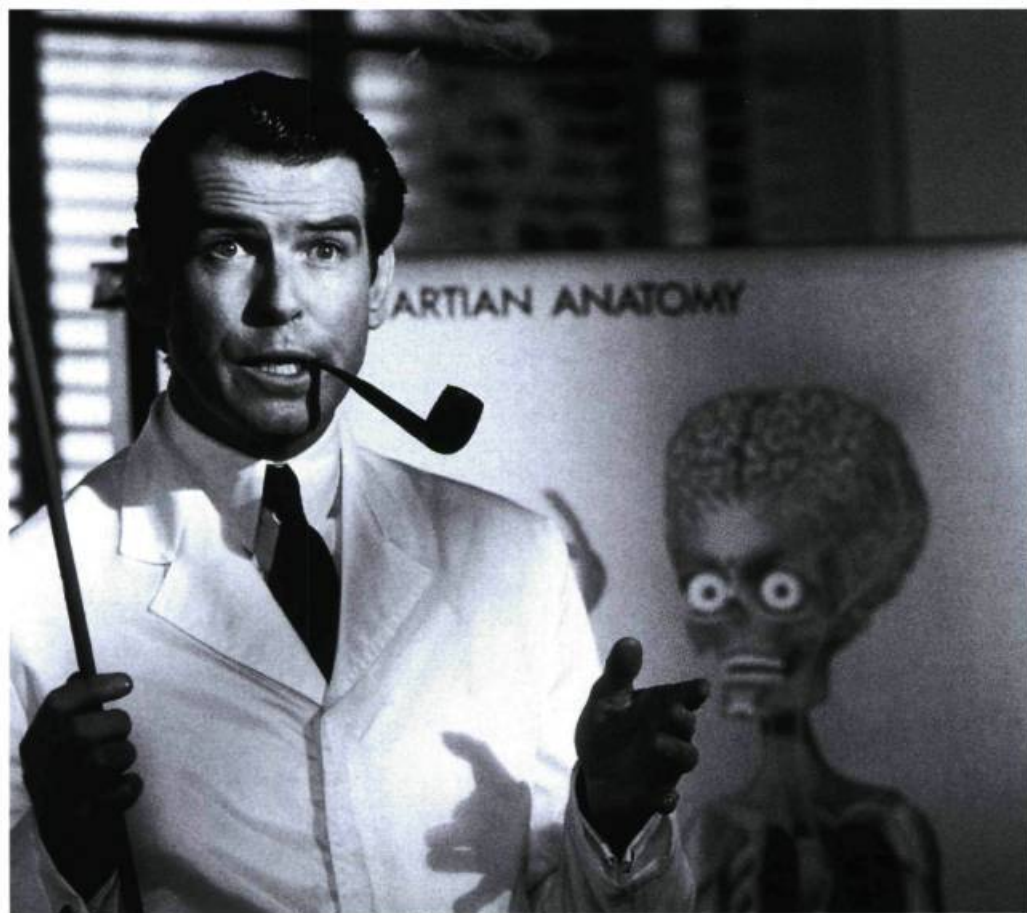
de Blois, M. (1997). Compte rendu de [Vanité des vanités et poursuite du vent / *Mars attacks!* de Tim Burton]. *24 images*, (86), 46–48.

VANITÉ DES VANITÉS ET POURSUITE DU VENT

PAR MARCO DE BLOIS

Il y a, dans *Mars Attacks!*, deux histoires: d'un côté, celle d'extraterrestres débarqués de Mars qui s'amusent à détruire tout ce qu'il y a de beau et de bon sur Terre, et de l'autre, celle d'un extraterrestre venu d'Hollywood, Tim Burton, qui s'en prend avec force dérision à tout ce qu'il y a de vaniteux et de vain dans la civilisation américaine. Comment réagit la première puissance mondiale face à cette invasion de Martiens déchaînés? Ceux imaginés par Burton, teigneuses petites créatures vertes avec un faible pour l'humour noir, y sont comme un virus attaquant sans répit et sans concessions, jusqu'à l'os, le corps d'une Amérique «body-buildée» et gonflée aux

Pierce Brosnan en conseiller scientifique de la Maison-Blanche.



stéroïdes. Leurs pires ravages ne sont pas de tuer ou détruire — c'est un moindre mal, car après tout, depuis *Independence Day*, on y est habitué —, mais de s'en prendre à l'orgueil national, de gratter là où ça fait mal, de ridiculiser cet empire dans la prétention de sa puissance. En d'autres mots, la pire gifle qu'y reçoivent les États-Unis, c'est d'être la première risée mondiale.

Pour décrire les us et coutumes des Martiens aux yeux globuleux et cerveau gélatineux, Burton rend hommage à ces maîtres de la folie furieuse animée que sont les Tex Avery et Bob Clampett. Les gags sont loufoques, très drôles, et reposent presque tout le temps sur des agressions physiques; torturés à qui mieux mieux, livrés à toutes sortes d'expériences bizarres, les corps ne connaissent aucune douleur et peuvent devenir élastiques ou subir les pires contorsions pour les besoins de la comédie (merci aux artisans de l'image de synthèse).

Par contre, les Terriens bénéficient d'un traitement radicalement différent, évoluant dans un environnement réaliste où l'humour se fait plus discret, moins burlesque, plus fin. Par exemple, quand Jack Nicholson interprète le Président des États-Unis, il le fait avec un certain sérieux, sans cabotiner, tendant vers la caricature mais n'y succombant jamais: on est bien loin ici du Joker de *Batman*. Dans le même esprit, Burton reconstitue l'intérieur de la Maison-Blanche en refusant l'ornementation rococo avec laquelle il se montre pourtant toujours à l'aise. Aucune quincaille luxueuse ni babiole chic n'encombre l'écran, il préfère montrer à l'aide de détails banals mais qui font vrais combien ordinaire, voire d'une profonde platitude, est la demeure officielle américaine. Délire martien d'un côté, banalité terrienne de l'autre, cette guerre des mondes donne au film son organisation binaire et son rythme particulier en zigzag.

Cette façon de passer sans arrêt d'un niveau d'intensité à l'autre, l'un «tonitruant», l'autre «chuchoté», permet non



Tom Jones et Annette Bening. *Mars Attacks!* apparaît comme le double inversé d'*Independence Day*.

seulement au réalisateur de signer une œuvre dont le statut de mégaproduction ne doit pas cacher la surprenante étrangeté, mais aussi d'aller à contre-courant de ce qui fait sa réputation de visionnaire *flyé* — cette étiquette qu'on lui a collée trop vite —, se montrant à l'aise dans l'installation de nuances et climats fragiles, comme il l'avait fait d'ailleurs pour *Ed Wood*, son opus précédent. Or, bien que tous ses films racontent la rencontre de deux mondes, il reste néanmoins que *Mars Attacks!* peut avoir quelque chose de déconcertant: il serait facile en effet d'y voir un film «drôle mais inégal» compte tenu de l'apparente banalité des segments terrestres. Pourtant, ce réalisme «de l'insignifiance» — un pseudo-classicisme, en quelque sorte — n'est pas du tout le fruit d'une pauvreté d'imagination (comme on a pu le lire ailleurs), il a au contraire comme fonction de donner plus d'efficacité à la satire. En définitive, la drôlerie débridée des Martiens a d'autant plus d'attrait et la satire, d'autant plus d'efficacité que les mœurs terrestres paraissent légèrement ennuyeuses et un peu vides de sens.

Parodie des petits films de science-fiction inspirée d'une série de cartes jadis vendues dans des paquets de chewing-gum,

le récent Burton est une œuvre ouvertement satirique, ce qui marque une nouveauté chez ce cinéaste qui, jusqu'à maintenant, préférait placer la satire à l'arrière-plan, la réservant aux personnages secondaires (New-Yorkais bourgeois dans *Beetlejuice*, politiciens corrompus dans *Batman Returns*, banlieusards xénophobes dans *Edward Scissorhands*). Le contraste entre univers martien et terrien ne doit donc pas faire oublier qu'il y a des similitudes entre eux, des ressemblances inattendues et étonnantes, même si ce qui paraît naturel chez les premiers devient hors du commun chez les seconds. Par exemple, pour faire écho à la scène où des savants entreprennent avec une rigueur toute scientifique de disséquer le cadavre d'un être de l'espace, Burton montre les Martiens s'adonnant allègrement à toutes sortes d'expérimentations saugrenues sur des corps humains, coupant les mains, amputant les têtes, permutant des parties du corps. Ils sont fous, cruels, pourrait-on croire, mais leurs gestes ont le même objectif que ceux que posent les hommes: la quête du Savoir. On peut relever d'autres correspondances entre le terrible «empereur» martien et les dignitaires américains, le premier ayant entre autres l'hypocrisie du Président

(qui profite de cette guerre pour se faire du capital politique, chacune de ses interventions ayant l'air d'un discours électoral) et le tempérament belliqueux du commandant en chef de l'armée (qui n'a qu'une seule solution pour résoudre la crise: «Kill! Kill! Kill! Nuke them!»). En fait, Burton utilise la loufoquerie martienne pour mieux commenter la déraison terrienne, et non seulement les parallèles sont savoureux, mais l'articulation de la satire en montage alterné est particulièrement subtile.

Les petits hommes verts font tant de mal à la vanité humaine qu'ils vont même jusqu'à assassiner une à une la plupart des vedettes qui composent le prestigieux gratin du film. Jack Nicholson, qui joue deux rôles (président des USA et homme d'affaires de Las Vegas), mourra une fois poignardé, l'autre fois écrasé lors de l'écroulement d'un édifice; Glenn Close en Première Dame sera assommée; Pierce Brosnan en conseiller scientifique, décapité; Michael J. Fox en journaliste de «GNN» et Danny DeVito en vacancier gueulard, désintégré; Rod Steiger en commandant de l'armée, écabouillé; Martin Short en secrétaire particulier du Président, mutilé; et Sarah Jessica Parker en animatrice d'une chaîne de télé-



Annette Bening en adepte du Nouvel Âge. Un film ouvertement satirique, ce qui marque une nouveauté chez Burton.

vision genre MusiquePlus, «caninisée» à défaut d'être canonisée, c'est-à-dire que sa tête se retrouvera greffée sur le corps d'un chihuahua, lequel connaîtra le sort inverse (pauvre bête...). Burton n'est pas dupe: il sait bien que son histoire d'extraterrestres est un immense et coûteux train électrique que lui ont offert les studios Warner Brothers et comme il veut être cohérent et ne pas se prendre au sérieux, il s'amuse sans contrainte à en détruire les attraits commerciaux (les vedettes), allant de cette manière à l'encontre des règles régissant des films comme *Independence Day* où l'élimination des personnages s'effectue en fonction d'un message moralisateur.

Mars Attacks! apparaît en effet comme le double inversé du film de Roland Emmerich: l'un et l'autre racontent à peu près la même histoire et utilisent à peu près la même structure narrative, à la différence que Burton ne catapulte pas en dernier recours un clone de Bill Clinton transformé en militaire qui risquera sa vie pour la planète. Au contraire, l'incompétence de l'administration américaine y est continuellement mise à mal et on a même droit à une critique de la communication, à une démonstration de l'égaré du sens, quand un scientifique invente une machine permettant de traduire la langue des Martiens qui se trouve cependant continuellement contre-

dite par leurs gestes (ils déclarent: «We came for peace.» mais tuent tout de suite après une colombe lancée en signe de bienvenue). Toutefois, jamais nous ne saurons pourquoi la communication entre Terriens et Martiens fonctionne si mal: la machine est-elle défectueuse? Les Martiens sont menteurs? Les Terriens leur prêtent ces paroles pour duper la population? Le cinéaste aménage ici une ambiguïté qui complique le récit — comme le dialogue est impossible, l'action ne peut qu'aller en s'aggravant — et rend caduque ce désir très actuel de vouloir tout contrôler par la communication. D'ailleurs, les sauveurs de l'humanité seront — ô ironie — un adolescent et une vieille femme un peu sénile en fauteuil roulant qui découvrent par accident que les Martiens sont mortellement allergiques à la voix douceuse et aiguë du chanteur country Slim Whitman. Autrement dit, c'est grâce à l'art qu'ils peuvent exterminer les envahisseurs — et l'on sait la place importante qu'occupent les créateurs dans l'œuvre burtonienne, portent-ils le nom d'Ed Wood, Edward Scissorhands ou Joker.

Ce sont des petites gens qui ne détiennent aucun pouvoir qui resteront en vie et... Tom Jones. Pourquoi lui? Probablement parce qu'un monde sans Tom Jones serait trop triste (tiens, un autre artiste!). De même, Annette Bening, qui joue une adep-

te du Nouvel Âge passablement ridicule, survivra au massacre des Martiens. Contrairement aux autres, elle ne sait faire preuve de cynisme. C'est une naïve qui croit en un idéal, ce qui lui donne d'ailleurs un côté émouvant. Ce beau personnage est semblable à ceux que l'on voit, au début du film, attendre avec impatience l'arrivée des extraterrestres dont ils ne connaissent pas encore les funestes intentions. Moment absolument prenant: tous espèrent que cette visite sera l'occasion d'une ouverture à l'Autre, qu'elle instruira les hommes, qu'ils apprendront à devenir meilleurs. Les plus beaux, les plus grands, les plus nobles espoirs du monde sont contenus dans l'envolée d'une colombe blanche sous un ciel d'azur. L'image, tout cliché qu'elle soit, est forte dans la mesure où Burton la traite avec émotion et candeur. Or, les despotes verts et sanguinaires venus d'ailleurs assassineront le bel oiseau blanc. Les Martiens sont bien comme les hommes: bêtes et méchants. ■

MARS ATTACKS!

États-Unis 1996. Ré.: Tim Burton. Scé.: Jonathan Gems. Ph.: Peter Suschitzky. Mont.: Chris Lebenzon. Mus.: Danny Elfman. Int.: Jack Nicholson, Glenn Close, Annette Bening, Pierce Brosnan, Danny DeVito, Martin Short, Sarah Jessica Parker, Michael J. Fox, Rod Steiger, Tom Jones. 103 minutes. Couleur. Dist.: Warner Brothers.